

1

Richard se redressa d'un bond lorsqu'il crut voir, dans un demi-sommeil, le visage d'Alix reposant comme à l'habitude à ses côtés, dans le lit conjugal. Il lui fallut un quart de seconde pour s'apercevoir que ce n'était que son orphelin d'oreiller, déformé par sa propre agitation. La faute en incombant à une nuit tourmentée comme il en connaissait tant depuis qu'elle avait été prématurément fauchée par la maladie, dans la fleur de l'âge, à trente-huit ans à peine.

La sueur l'envahissait de la tête aux pieds, son souffle était court et son cœur battait la chamade. Il se leva, alla ouvrir les volets donnant accès au balcon du somptueux manoir qu'il avait acheté sur un coup de foudre d'Alix, en lisière de la forêt de Chantilly. Il faisait déjà jour et la matinée s'annonçait très belle, malgré un automne déjà fort avancé à en juger par les feuilles mordorées qui jonchaient les allées du parc. L'air était doux et les odeurs de terre humide emplissaient ses poumons. Il reprit ses esprits et se rendit dans la cuisine pour avaler presque d'un trait un double expresso.

Alix avait succombé à l'entrée de l'hiver précédent aux persistantes agressions d'une maladie incurable, laquelle avait eu raison de toutes les défenses mises en œuvre, tant par son propre organisme que par la médecine opérative. Celle-ci avait rendu les armes au terme d'une bataille de plus de trois ans. Trois années de supplice pour l'un comme pour l'autre, de nature et à des degrés différents bien sûr, mais tout aussi éprouvantes pour chacun d'eux, en ce sens

qu'ils ne se faisaient plus aucune illusion sur l'inéluctabilité du destin tragique qui allait clore ce douloureux cheminement.

Richard était pensif. Il supportait très mal la disparition de son épouse et mesurait avec une grande lucidité les effets désastreux de ces années de cauchemar sur son équilibre psychique. Son travail l'intéressait moins. Il déléguait de plus en plus à ses clercs et il avait perdu l'envie de faire vivre son relationnel, tant professionnel que personnel, à l'exception de la garde rapprochée du couple désormais amputé de celle qui assurait son rayonnement ; il s'agissait essentiellement des Guérin et des Bourdel, puis de deux célibataires : Florence Brun, à qui l'on reprochait sans cesse de descendre d'une lignée de mauvais joueurs, et Henri Pignon de La Villardière, appartenant à une aristocratie d'épée du siècle de Louis XIII. Ce dernier était si peu versé dans les mondanités, qu'on aurait pu le prendre pour un sans-culotte s'il n'avait affiché un profond dédain pour les révolutionnaires, toutes époques confondues où ceux-ci se sont, selon lui, misérablement distingués. Henri aimait l'ordre et respectait les institutions. Cela ne l'empêchait pas de considérer, le plus souvent à juste raison, que les lois étaient tellement pléthoriques, et par voie de conséquence ambiguës et contradictoires, qu'elles ressemblaient à un patchwork dont on ne savait plus discerner l'endroit de l'envers ni le haut du bas.

Jean-Louis Guérin, quant à lui, dirigeait un petit cabinet d'expertise comptable qui refusait des clients, et son épouse Sabine était médecin radiologue à l'hôpital Georges Pompidou. Alix et Richard les avaient rencontrés au début de leur mariage au cours d'un voyage organisé en Asie. Ils s'étaient trouvés de nombreux points communs, partageaient les mêmes idées sur bien des sujets, aimant beaucoup la littérature et les soirées bridge. Ils s'invitaient fréquemment et chemin faisant ils étaient devenus de très bons amis.

Sabine Guérin était sincère et sans détour. Elle se caractérisait par une certaine propension à toujours dire les choses un peu trop abruptement, telles qu'elle les ressentait, ce qui lui valait quelquefois de

franches inimitiés. Richard la conseillait fréquemment dans la gestion d'un patrimoine immobilier conséquent et diversifié. Elle se plaisait à dire à qui voulait l'entendre que grâce à lui, elle pouvait aisément se passer d'un notaire. Il fallait évidemment comprendre que dans sa bouche il s'agissait d'une plaisanterie suggérant que Richard lui permettait d'en faire l'économie, tout en affectant d'ignorer que lui-même en était un et de fort bonne réputation. Elle ajoutait par ailleurs qu'à eux quatre – Alix étant formatrice en langage informatique – et sauf si Ouranos leur tombait sur la tête ce qui semblait fort peu probable, ils étaient capables de régler eux-mêmes à peu près tous les problèmes qui pouvaient raisonnablement se poser à un Sapiens du vingt-et-unième siècle. En disant cela, elle ignorait encore ce que le sort, et non Ouranos, allait faire tomber sur la tête d'Alix et concomitamment sur celle de ce pauvre Richard.

Jean-Louis Guérin était un bon vivant au visage jovial et à la corpulence envahissante. Il aimait les arts, les bons restaurants et les croisières de luxe. Il pouvait en effet, compte tenu des revenus confortables que lui procurait sa charge, se permettre quelques dépenses ostentatoires. Sabine faisait son possible pour le freiner dans ses délires d'homme riche, mais elle n'y parvenait pas toujours. Enfin, l'âge aidant, il commençait à s'assagir.

Adrien Bourdel, lui, était fonctionnaire hors cadre dans une section opérationnelle de renseignement à la préfecture de police de Paris, où il officiait au grade de commandant. Ses activités étaient très contraignantes et bien entendu totalement confidentielles, ce qui inquiétait son épouse de façon quasi permanente, et le contraignait par ailleurs à effectuer de nombreux voyages tant en France qu'à l'étranger. C'était donc par nécessité mais aussi par nature un personnage assez discret, mais doté de beaucoup d'empathie et très ouvert à ses semblables. Richard appréciait cet homme à la stature imposante et au visage buriné qui forçait le respect. Il bénéficiait également, pour ne rien gâcher, d'une hauteur de vue et d'un bon sens inné qui le servaient considérablement dans l'accomplissement de ses

missions. Ni aigri, ni défaitiste, ni même résigné comme certains de ses collègues usés par le fonctionnement d'une administration gouvernée, pour ne pas dire otage, d'une politique à géométrie variable obéissant aux brusques changements de direction du vent.

Adrien avait épousé, avant la fin de ce siècle, Sandy Lecocq qui avait à peine vingt ans, et poursuivait des études dans le social. Elle évoluait actuellement dans les associations humanitaires type ONG qui prennent en charge en France et à l'étranger des femmes en grande détresse, telles que celles martyrisées par leur entourage, abandonnées avec des enfants en bas âge ou dans un état de précarité ayant dépassé le stade de l'autogérable. Ce métier n'affectait en rien sa bonne humeur qui illuminait son visage à défaut d'une attirance physique qui, sans être trop en sa défaveur, ne constituait pas son atout principal. C'était d'ailleurs souvent à elle que revenait la charge d'entraîner le groupe dans de folles aventures. On disait même, par référence à son nom de jeune fille, qu'elle était capable de faire rire les poules.

Sandy était l'amie d'enfance de Richard. Ils s'étaient connus en Vendée où ils avaient partagé la plupart de leurs loisirs de jeunesse, et construit ensemble les mêmes souvenirs. Les premières sorties, les premières amours, les premières déceptions, les études à Condorcet, l'engagement de Richard pendant quatre ans dans les parachutistes et sa mission en Afghanistan, les études de notaire et tout ce qui a suivi.

Sandy était encore présente lors de la rencontre entre Richard et Alix à l'occasion d'une soirée chez des amis, du temps où Richard n'était encore qu'un jeune clerc tout frais émoulu de l'école de notariat. Elle l'avait beaucoup encouragé à poursuivre cette relation, reconnaissant en elle les qualités d'une compagne fidèle et solide avec qui il pouvait construire un avenir serein, si tant est que l'amour soit du voyage, ce qui semblait bien être le cas.

Henri Pignon de La Villardière dirigeait une société de courtage et d'armement maritime, dont son père avait hérité de son propre père entre les deux guerres. L'activité basée à Paris se répartissait entre les

affrètements pour le transport de marchandises sur le marché international, et la gestion/exploitation d'un petit caboteur de deux mille tonnes immatriculé à Nantes, actuellement en procédure de réimmatriculation aux îles Wallis et Futuna en raison des charges de plus en plus lourdes sous pavillon français pur et dur. Les affaires étaient encore bonnes, mais l'époque n'était plus à ce type d'exploitation basé sur une construction familiale avec peu de perspectives de développement face aux nouveaux cartels, et Henri recherchait un partenariat avec un grand groupe, bien conscient qu'il y perdrait son indépendance ; mais c'était effectivement le prix à payer pour que le nom de l'entreprise subsiste encore quelque temps avant de se perdre dans les sables. Ces enjeux le rendaient soucieux et quelquefois un peu absent des conversations. Il était toutefois d'un abord facile et s'exprimait de manière tout à fait républicaine, sans artifice de langage. Probablement par timidité vis-à-vis des femmes, il ne s'était jamais marié mais à son âge, quarante-cinq ans en passe d'être franchis, la cause était loin d'être perdue.

Florence Brun était l'assistante et la confidente de Richard depuis son premier poste de clerc chez maître Alexandre Dieudonné dont il était aujourd'hui le successeur. Elle avait connu Alix au début de leur fréquentation. Plutôt tentée par l'amour saphique mais de manière très discrète, sans la moindre ostentation, Florence était toujours célibataire. La quarantaine bien portée, de l'élégance, une jolie silhouette et une certaine appétence pour les expositions, musées de toutes sortes qu'elle fréquentait sans modération, seule ou accompagnée selon les opportunités. Malgré une apparence plutôt hautaine, Florence était une bonne vivante et n'était jamais la dernière à plaisanter, y compris sur elle-même. Belle plume, elle s'était essayée à l'écriture avec deux magnifiques diatribes déjantées intitulées « La condition féminine dans les yourtes au Kazakhstan » et « La perversion sexuelle chez les oiseaux de la forêt amazonienne ». Tout un programme.

Ce petit groupe de joyeux compères ne reculait devant aucune farce démystificatrice ni devant aucune blague de potache de plus ou moins bon goût. Un jour, par exemple, alors qu'ils avaient décidé de s'accorder une bouffée d'oxygène à la montagne, ils se donnèrent rendez-vous au dîner dans le restaurant de l'un des hôtels les plus luxueux de Val d'Isère, choisi par Jean-Louis sous les cris d'orfraie de Sabine. Le repas achevé, fort bon il convient de le souligner, l'un d'eux attrapa une corbeille de pain, la vida et entreprit de collationner toutes les clefs de chambre de ses complices assis bien sagement autour de la table. Tout ce petit monde ayant déjà très bien vécu avec force vins de Champagne et autres crus réputés, avait accepté de jouer ce jeu légèrement inconvenant pour ne pas dire scabreux. Adrien, qui représentait la loi au sein du groupe, d'une voix grave et portante que personne autour d'eux ne pouvait ignorer, d'autant plus que la table en question était centrale, se mit à tirer au sort qui partagerait sa chambre avec qui. Tous étaient suspendus aux lèvres d'Adrien, lequel, imperturbable, puisait une à une dans le panier les lourdes clefs numérotées. Chacun d'eux s'éclipsa avec l'heureuse ou l'heureux élu devant le regard médusé des clients de l'hôtel qui en restèrent bouche bée, fourchette en l'air, et pour certains face au regard courroucé de leur compagne tant la mise en scène était réaliste. Évidemment, ils se retrouvèrent tous pliés de rire devant les ascenseurs.